

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 11 (1873)  
**Heft:** 14

**Artikel:** Le Vendredi saint  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182271>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 12.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sérieux établis par une autorité italienne compétente, on peut affirmer que sur 100 enfants émigrés, 20 reviennent au pays, 30 s'établissent à l'étranger et 50 meurent de misère et de privations.

Dans les quartiers qu'ils habitent à Paris, on trouve 5, 6, quelquefois 7 lits dans une même chambre; dans chaque lit, 3, 4, 5, parfois 6 enfants. Lorsqu'on entre à l'improviste dans ces dortoirs, on reste surpris de voir surgir des têtes de partout. Il y a un traversin à chaque extrémité du lit, et ils se couchent tête bêche et tout nus, selon la coutume italienne. Aux murs, au plafond sont pendues les harpes qui, entre leurs mains, sont plutôt un prétexte qu'un instrument de travail; sur des planches reposent quelques hardes de rechange et des sacs de grosse toile contenant les pâtes expédiées ou apportées d'Italie. »

#### Le Vendredi saint.

Dans un travail consacré à la détermination de quelques dates de l'histoire évangélique, on a recueilli des indications de fêtes juives mises en rapport avec certains jours de la semaine. Or, la fixation de ces fêtes dépend du cours de la lune; d'un autre côté, les sept jours de la semaine se sont reproduits périodiquement sans aucune perturbation dès les temps les plus reculés. Cette double indication, rapportée aux premières années de notre ère, permet de déterminer certains jours avec la dernière précision. C'est ainsi qu'on a pu constater que Jésus-Christ a été crucifié le vendredi 7 avril de l'an 30. Par suite des règles prescrites par le Concile de Nice pour la célébration de la Pâque chrétienne, la date de cette fête varie d'année en année, entraînant une variation correspondante dans la date des autres fêtes mobiles. Il s'ensuit que le Vendredi saint, consacré à la commémoration de la mort du Christ, peut tomber du 20 mars au 23 avril inclusivement.

En 1871, cette commémoration tombait sur l'anniversaire exact de la crucifixion, puisqu'elle a eu lieu le vendredi 7 avril. A cette date, il y avait ainsi 1841 ans révolus que Jésus-Christ avait été mis à mort. Cette coïncidence de l'anniversaire et de la commémoration est assez rare; dans tout le présent siècle, elle ne se sera produite que deux fois. Outre l'année 1871, elle se retrouvera en 1822. Il faut la rencontre de la lettre dominicale avec l'un des épactes XI, X, IX, VIII, VII, VI, V. — (Voir BLONDEL, *Histoire du Calendrier romain*, page 300.)

#### QUELQUES POÈTES ET PHILOSOPHES sur leur lit de mort.

J.-G. Zimmermann, de Brugg, en Argovie, le célèbre auteur de « l'Essai sur la solitude, » s'écria au dernier moment de sa vie : « Laissez-moi seul, je vais mourir » (1795).

Klopstock mourut en récitant quelques vers de sa

« *Messiede*, » vers qui décrivent l'entrée du juste dans la paix éternelle (1803).

« C'en est assez, » dit le philosophe Kant en expirant, en 1804.

Lorsqu'on avait demandé à Schiller comment il se trouvait, il répondit avec le dernier souffle de vie : « Tranquille, toujours plus tranquille ! » (1805).

Le poète anglais John Keats mourut à l'âge de 25 ans, victime de son amour. Dans sa modestie, il dicta en expirant son épitaphe : « Ci-gît quelqu'un dont le nom est écrit dans l'eau. » — Cependant ses œuvres vivent encore.

La fin de lord Byron fut très pénible. Il se roulaît sur sa couche et, dans ses moments lucides, il parlait de sa fille, de sa femme (il s'en était séparé). Il semblait avoir le cœur oppressé. Lorsqu'il s'affaissa, il dit : « Laissez-moi dormir, dormir, dormir ! » (1824).

Lorsque Jean-Paul-F. Richter, romancier allemand, se vit entouré des ombres de la mort (1825), il se fit lire, chanter, couvrir de fleurs. « Rêver, rêver, » murmura-t-il en fermant la paupière.

Les amis de Laplace, réunis autour du grand mathématicien mourant, firent mention de ses grandes découvertes : « Ce que nous savons est peu de chose, dit-il, mais ce que nous ignorons est infini » (1827).

Walter Scott voulait braver la mort et continuer son ouvrage. Mais sa plume s'échappait toujours de sa main tremblante. Alors il pleura amèrement : « Ne me laissez pas devenir ridicule, dit-il d'un ton sombre. Conduisez-moi au lit. C'est là qu'est désormais ma place ? » — Lorsqu'il fut couché, il fit ouvrir les fenêtres. Un soleil radieux éclairait le paysage, le Tweed murmurait sous les fenêtres : « Cela sera ainsi quand je serai dans la tombe, dit-il en soupirant, » et il rendit l'esprit.

Le naturaliste Cuvier, succombant la même année, analysait la mort sur lui-même et dit en s'éteignant : « Et à la fin, cela saisit et trouble la tête ! »

Gœthe qui, à l'âge de 82 ans, venait de terminer son « *Faust*, » mourut aussi en 1832. — « Plus de lumière ! » furent ses derniers mots.

Louis Bærne, écrivain allemand, qui passa les dernières années de sa vie à Paris, répondit à son médecin, qui lui demandait quel goût il avait : « Un mauvais, comme tous les Allemands. » Puis il se tourna vers la paroi. Un instant après, il n'était plus.

Châteaubriand, dont la jeunesse avait vu la première grande Révolution, mourut pendant le tumulte de celle de 1848, au mois de juin. Pâle et mélancolique, il se fit transporter à la fenêtre ouverte, où il écoutait le bruit du combat qui se livrait dans les rues de Paris. Tout bas, il répéta les mots qu'il avait écrits en 1814, « Non, je ne croirai jamais que la France soit au bord de l'abîme ! » — Ce furent les derniers qu'il put articuler. Lorsqu'on lui annonça la victoire du gouvernement provisoire, il n'eut plus qu'un faible sourire qui se dessinait sur les lèvres.